

# La Cène du Seigneur et la vie œcuménique

par Albert NICOLAS (réf.) \*

La publication de la Note de la Commission épiscopale pour l'unité sur l'hospitalité eucharistique, il y a un peu plus d'un an, avait suscité une certaine émotion dans le protestantisme français, les foyers mixtes, les groupes œcuméniques<sup>1</sup>. Il n'est pas question d'en faire ici un commentaire protestant. Ce pourrait être tout au plus une glose sur la première phrase du I, 1 : « l'eucharistie est le repas du Seigneur et elle ne nous appartient pas ».

Mais comme à deux reprises<sup>2</sup> le texte évoque les questions posées par Mgr Le Bourgeois à l'Assemblée du protestantisme français de 1975 en constatant qu'elles n'ont pas reçu de réponse autorisée, il est nécessaire d'apporter, avec l'accord bienveillant du P. Bernard Dupuy, directeur du Centre d'études Istina, quelques précisions. Car serait-il vrai que les Eglises de la Réforme se déroberent aux questions ?

1. A la demande de Mgr Le Bourgeois, un dossier présenté par le président du Conseil permanent luthéro-réformé et le président de la Fédération protestante de France avait été communiqué aux évêques pour l'Assemblée plénière de l'épiscopat de novembre 1978 en vue d'un entretien exceptionnel sur les relations œcuméniques. Ce dossier comprenait cinq contributions personnelles représentant la diversité du protestantisme français et il était précédé d'un préambule, recommandé par les pasteurs Mathis et Maury, qui évoquait les thèmes suivants : unité plurielle ou défi commun ; fonctions respectives des confessions de foi et du magistère ; le sacerdoce du peuple des fidèles et les minis-

\* Le pasteur Albert Nicolas est depuis 1978 responsable du Secrétariat pour les relations œcuméniques du Conseil permanent des Eglises luthériennes et réformées de France. On lira ci-dessous de larges extraits du *Rapport* qu'il a présenté au Synode de Nancy (12-15 mai 1983).

1. Cf. *Istina*, 28 (1983), pp. 407-412.

2. *Ibid.*, p. 409, note 1 et p. 411.

tères ; structure de l'Eglise institution<sup>3</sup>. Même sommaire, le dossier est un élément du dialogue...

2. *Le Message sur la Cène du Seigneur, de l'Assemblée des Eglises luthériennes et réformées de France (22 mars 1981).*

Le Conseil permanent luthéro-réformé avait estimé nécessaire de se situer par rapport au document du groupe de travail entre la Fédération luthérienne mondiale et le Secrétariat pour l'unité : « Le repas du Seigneur ». Une commission théologique fut désignée ; c'était alors la préparation du Congrès eucharistique international de 1981 et de nombreuses publications catholiques furent alors prises en compte. Sur ces bases, un projet élaboré par les professeurs Marc Lienhard et Roger Mehl fut présenté et adopté par l'Assemblée, en présence des observateurs catholique, Mgr Armand Le Bourgeois et le Père René Girault.

Il faut reconnaître que ce Message concerne le sacrement de la Cène, et non l'ensemble des questions — principalement ecclésiologiques — posées par l'évêque d'Autun. Mais s'il est vrai que « chaque célébration eucharistique est une profession de foi » (Il est grand, le mystère de la foi), faisant écho à la parole de l'Apôtre « toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne », que peut-on alors demander de plus à une communauté chrétienne, à une Eglise, sinon d'être au clair sur la foi qu'elle confesse, les modalités dont elle prend la responsabilité et les conséquences auxquelles elle s'engage... quand elle célèbre la Cène du Seigneur ?

C'est ce que le Message luthéro-réformé du Liebfrauenberg tente d'exprimer, avec ses limites, son silence devant le mystère, la reconnaissance de ses diversités, mais aussi avec une humble et joyeuse confiance. Ne faudrait-il pas également le recevoir comme tel ?

3. *La décision XXX du Synode national de l'Eglise Réformée de France (Nancy, 15 mai 1983) sur les relations œcuméniques.*

Il faut préciser d'emblée que la décision XXX du Synode national de l'Eglise Réformée de France de Nancy n'apporte pas les précisions souhaitées par l'évêque d'Autun ; la réflexion en cours sur la question des ministères ne sera achevée qu'au Synode de 1985.

Mais trois mois après la publication de la Note sur l'hospitalité eucharistique et pour la première fois depuis vingt ans, le Synode national faisait le point sur les relations œcuméniques « Quelle est la volonté œcuménique du protestantisme français ? » L'ordre du jour adopté la confirme nettement et le Conseil national est chargé de la poursuivre, dans le respect de notre vocation propre, dans l'écoute des questions posées, en rappelant que « l'unité comme la réforme de

3. Cf. *Unité des chrétiens*, n° 34.

l'Eglise n'ont de sens qu'au service de la communication au monde de l'Evangile de Jésus-Christ pour le rassemblement de la famille humaine et la seule gloire de Dieu ».

Mais quand le Synode affirme que « nous partageons avec l'Eglise catholique romaine l'essentiel de la foi apostolique », il exprime une conviction qu'il faudrait approfondir, si possible en commun avec l'Eglise catholique à laquelle d'ailleurs une question précise est posée. Serait-ce le moment d'éclaircir la notion de « hiérarchie des vérités » dont on parle à la fois beaucoup et vaguement ?

Pour ce qui concerne l'Eglise Réformée de France, sa *Déclaration de Foi* énonce au début :

Dans la communion de l'Eglise universelle, l'Eglise Réformée de France affirme la perpétuité de la foi chrétienne à travers ses expressions successives, dans le Symbole des Apôtres, les Symboles œcuméniques et les confessions de foi de la Réforme, notamment la Confession de La Rochelle ; elle en trouve la source dans la révélation centrale de l'Evangile : Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point mais qu'il ait la vie éternelle.

N'est-ce pas le moment de rechercher ensemble, dans la continuité de la foi apostolique, dans le respect de nos diversités, dans la communion du Saint Esprit, ce que veut dire et signifie aujourd'hui : Jésus-Christ est le Seigneur ?

#### LES RELATIONS ŒCUMÉNIQUES

(Extraits du Rapport<sup>1</sup> présenté par le Pasteur Albert Nicolas au Synode de l'Eglise Réformée de France, Nancy, 12-15 mai 1983)

(...) Il s'agira beaucoup plus de réfléchir à « la vocation œcuménique de nos Eglises ». Comment l'Eglise Réformée comprend-elle son existence, son témoignage, sa mission à côté des autres Eglises et communautés chrétiennes ?

C'est la *Déclaration de Foi de l'Eglise Réformée de France* qui jalonnait les principales étapes de cette réflexion. Ce texte modeste, lu au début de toutes les sessions synodales, donc à la portée de tous (certaines de ses expressions étant le résultat de compromis entre les différentes tendances de 1938 ont bien vieilli et font quelquefois grincer des dents) mais l'ensemble exprime cependant avec netteté les bases théologiques et ecclésiologiques de nos Eglises : « En confessant sa foi, l'Eglise Réformée se situe dans la communion de l'Eglise universelle, dans la continuité de la foi apostolique à travers ses expressions successives en commun avec les Eglises de la Réforme. »

1. Texte intégral dans *Information-Evangélisation*, 1983, n° 2-3, pp. 46-73.

Après avoir rappelé le centre de l'Évangile, elle énonce les affirmations-clefs des Eglises de la Réforme : « l'autorité des Ecritures, le salut par grâce ».

A partir de sa vocation, elle énumère les principaux éléments de sa mission sous l'action de l'Esprit et dans la prière : « la tâche pastorale, la manifestation de l'unité du Corps de Christ et la paix entre les hommes, l'évangélisation, l'œuvre missionnaire, la diaconie ».



Au moment de commencer, je mesure la réticence persistante du protestantisme devant l'Eglise. Par réaction contre la structuration catholique ? Pour maintenir la distinction entre les Eglises visibles et l'Eglise connue de Dieu seul ? Pour sauvegarder la liberté et la responsabilité qui appartiennent de façon inaliénable à chacun ? Parce que le terme Eglise apparaît peu dans le Nouveau Testament, même si toutes les réalités de l'œuvre nouvelle inaugurée par Jésus ont une dimension communautaire ? La remarque bien connue de Loisy connaît une fortune durable : Jésus a prêché le Royaume et c'est l'Eglise qui est apparue... Tous ces motifs entrent certainement en ligne de compte — ayant chacun sa raison d'être — mais ils se conjuguent pour renforcer les tendances individualistes et congrégationalistes qui empêchent les protestants français, beaucoup plus maintenant qu'au xvi<sup>e</sup> siècle, d'avoir le sens de la communauté.

C'est donc presque une tentative sans issue que d'évoquer l'Eglise — et de plus, l'Eglise universelle. Pour aggraver la difficulté, je rappelle tout de suite ce que tout le monde sait : universel est employé à la place de *catholique* qui est le terme exact du Symbole des apôtres : « je crois la communion des saints, la Sainte Eglise catholique » — ou du Symbole de Nicée Constantinople : « Nous croyons l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique. »

Le terme « universel » évoque incontestablement une extension dans l'espace, aux limites de l'univers. C'est en ce sens que nos Eglises essaient de vivre en communion avec les Eglises de la Communauté évangélique d'Action apostolique, celles des Pays latins ou celles du Conseil œcuménique des Eglises. Mais le terme « catholique » — qui a été évité depuis la Réforme pour écarter la confusion avec l'Eglise catholique romaine — a d'autres accents que nous devons sans cesse redécouvrir. Moltmann dans son livre *L'Eglise dans la force de l'Esprit*<sup>2</sup> rappelle que le terme *katholikos*, *kath'holon*, signifie général, universel, par opposition au particulier, au partiel. Et il ajoute : « la catholicité de l'Eglise est définie par la présence universelle du Christ qui réunit tout. Elle signifie donc l'Eglise totale et continue dans le Christ. Cela

2. J. MOLTSMANN, *L'Eglise dans la force de l'Esprit. Une contribution à l'ecclésiologie moderne*, Paris, Le Cerf, coll. « Cogitatio fidei », n° 102, 1981.

inclut sa catholicité spatiale, sa présence en tous les lieux de la terre habitée (*oikoumene*) et sa catholicité temporelle, sa présence en tous les temps de l'histoire ». Avant d'avoir un sens extensif, le terme « catholique » évoque une concentration dans le Christ. C'est parce que l'Eglise — dans son sens le plus restreint comme dans son sens élargi — n'a d'existence et de sens que par la présence du Christ qui l'appelle et la maintient qu'il est possible et nécessaire d'évoquer une réalité présente en un lieu et en tous les lieux, en ce temps et dans tous les temps. Se situer dans la communion de l'Eglise universelle — catholique — c'est reconnaître le mystère de la vocation, de l'élection qui est à l'origine de toute communauté chrétienne, de toute Eglise.

« L'Eglise est appelée catholique, universelle, disait Calvin, parce qu'on ne saurait en faire deux ni trois sans déchirer Jésus-Christ dans la mesure où nous le pourrions »<sup>3</sup>. Et la Conférence de Foi et Constitution de Montréal (1963) pouvait dire :

Ainsi donc chaque Eglise ou communauté qui participe de Christ est rattachée aux autres, non parce qu'elle participe à quelque structure ou organisation supérieure, mais parce qu'elle est unie à la vie de Christ. Dans ce sens, toute assemblée réunie pour entendre la Parole et célébrer l'eucharistie est une manifestation de l'Eglise catholique, en train de devenir réellement ce qu'elle est dans le service et le témoignage avec le monde.

Universalité et plénitude ; présence du Christ et ouverture à tous les hommes... Comment ne pas citer, pour résumer, la conclusion d'un article de G. Crespy :

Quand nous disons aujourd'hui que nous croyons l'Eglise catholique, que voulons-nous dire ? A mon sens, trois choses :

En premier lieu, que nous ne prenons pas notre parti des divisions actuelles du monde et que notre foi contient l'espérance d'un monde uni dans le Christ, non en dépit de ses diversités, mais avec ses diversités mêmes. Ceci implique, de la part des chrétiens, un ministère de la réconciliation qui, d'aucune manière, ne doit faire bon marché de la justice. Ministère difficile, exigeant, et sans lequel, pourtant, la catholicité de l'Eglise (à supposer qu'elle soit, alors, autre chose qu'une pure clause de style) ne serait que la catholicité d'une secte. Si notre visée catholique n'est pas la visée d'un monde humain en marche vers sa propre unité, est-elle encore une visée *catholique* ? J'en doute.

En second lieu, que nous ne prenons pas davantage notre parti des divisions actuelles de l'Eglise, car notre foi dit l'Eglise catholique *Une*. Ce qui signifie, pour le moins, articulée au même Seigneur et référée à la même espérance de son Royaume.

Enfin, et en troisième lieu, que nous croyons le Seigneur capable de rendre son Eglise catholique et, partant, de nous rendre nous-mêmes, individuellement, catholiques. Par quoi j'entends que nous travaillons à gommer nos crispations confessionnelles, nos préjugés théologiques, nos refus et nos rejets de l'Autre (parce qu'il est autre).

Si je crois l'Eglise catholique, je crois aussi que, dans l'Eglise, j'ai à conquérir ma propre et humble catholicité, celle qui peut me faire frère des hommes. Avec persévérance !<sup>4</sup>

3. *Institution chrétienne*, IV, 1, 2.

4. *Etudes théologiques et religieuses*, 52 (1977), n° 1, p. 36.

\*  
\*\*

Il n'est pas dit « dans le cadre de... » mais « dans la communion de... » ; de même que le terme « catholique » — qui n'est pas biblique (employé pour la première fois par Ignace, évêque d'Antioche, vers 100 ou 170 ? : « là où est Jésus-Christ, là est l'Eglise catholique ») — a une réalité multiple et complexe, de même le terme « communion » évoque une palette de significations complémentaires.

Les exégètes réagiront certainement devant le traitement que je fais subir aux textes en les mettant tous sur le même plan — mais ils sont invités à prolonger la réflexion par leur effort critique et constructif.

La communion c'est la communauté créée dans les réalités humaines les plus variées, dans les affaires, le mariage et par extension, dans le Nouveau Testament, la communauté avec Jésus, avec ses disciples, non une simple juxtaposition mais une relation intensive et extensive.

« Notre communion est communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ » (I Jn 1, 4) ; « Dieu est fidèle, lui qui nous a appelés, à la communion de son Fils Jésus-Christ » (I Co 1, 9). « Nous savons que si vous avez part aux souffrances, vous avez part aussi à la consolation » (II Co 1, 7). « Le pain que nous rompons n'est-il pas la communion au sang de Christ ! » (I Co 10, 16). Cf. aussi les passages où il est question de la *communion fraternelle* (II Co 8, 4 ; He 13, 16), enfin trois passages où les exégètes de la Traduction œcuménique de la Bible ont traduit le mot *koinonia* ou ses dérivés par « solidarité » (Rm 12, 13 ; 15, 26 ; He 10, 33).

La communion, la communauté, la participation, la solidarité qui lient entre elles les composantes de l'Eglise une, à travers l'espace ou le temps, n'est-ce pas ce qu'évoque par ailleurs l'image du Corps dans I Co 12 où toutes les parties sont interdépendantes, chacune ayant besoin des autres et chacun ayant reçu une fonction pour le bien de tous ? « En effet le Corps est un et pourtant il a plusieurs membres ; mais tous les membres du corps, malgré leur nombre ne forment qu'un seul corps ; il en est de même du Christ. Car nous avons tous été baptisés dans un seul Esprit pour être un seul Corps, Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres et nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit (...) Si un membre souffre, tous les membres partagent sa souffrance ; si un membre est à l'honneur tous les membres partagent sa joie. Or vous êtes le corps de Christ et vous êtes ses membres chacun pour sa part » (I Co 12).

Il n'a pas encore été question d'œcuménisme mais si j'entends bien ce que l'Eglise Réformée de France affirme par les premiers mots de la *Déclaration de Foi*, il s'agit de tout autre chose que de la « marotte » quelque peu suspecte qui pousserait certains protestants mal dans leur peau à chercher des compensations du côté des autres grandes traditions établies. Ou du souci morbide qui aurait poussé des chrétiens

comme John Mott, Soederblom, Marc Boegner, Visser't Hooft, tout au long des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, à vouloir sortir de l'éparpillement, du morcellement du monde chrétien pour redécouvrir son unité profonde dans le Christ. Car « l'unité de l'Eglise n'est pas d'abord l'unité de ses membres, mais l'unité du Christ qui agit en tous, en tous les temps et en tous les lieux »<sup>5</sup>. Et dans la mesure où cette unité en Christ sera prise au sérieux par l'Eglise — faute de quoi elle deviendrait une association comme les autres alors qu'elle n'est elle-même qu'en se fondant sur la promesse du Seigneur d'être présent par sa Parole et son Esprit — dans cette mesure l'Eglise, c'est-à-dire toute communauté et ses membres ne peuvent qu'être conduits à vouloir vivre en communion, c'est-à-dire dans la solidarité, la participation avec les autres communautés qui se réclament de la même promesse.

C'est dans ce sens qu'on peut comprendre la parole de Tommy Fallot reprise par Marc Boegner au début de sa vocation œcuménique : « Je me considère désormais comme un catholique évangélique, détaché par la volonté du Chef au service de l'Eglise Réformée de France. »

\*  
\*\*

L'objet de ce rapport n'étant pas d'établir une définition correcte de l'Eglise — mais d'essayer de comprendre la *relation dynamique* qui existe entre les différents lieux où l'Eglise du Christ se manifeste — deux précisions sont nécessaires :

a) *La communion dans l'espace*. L'Eglise ne peut être appréhendée que dans sa diversité ; elle est un peuple, aux cellules multiples, aux manifestations quelquefois contradictoires dont l'unité ne peut être saisie que dans la foi. Elle se présente sous forme de communautés locales, de groupes plus ou moins intégrés dans une structure ecclésiale. Elle vit également dans ces zones mal définies où se situent ceux qui ne sont directement rattachés à aucune Eglise mais qui essaient pour leur part d'écouter le Christ ou de suivre son exemple. Et on ne peut enfin pas oublier la limite eschatologique posée par certaines paraboles évangéliques, selon laquelle il sera impossible jusqu'à la fin de distinguer — comme le bon grain de l'ivraie ou comme les brebis des boucs — ceux qui seront finalement reconnus par le Messie comme l'ayant suivi en vérité.

Mais la foi se manifeste, des communautés se rassemblent autour de la Parole, du baptême et de la Cène. La catholicité de l'Eglise ne peut absolument pas être considérée comme une grandeur mystique qui ne serait nulle part ; il s'agit d'Eglises particulières et bien visibles, celle qui était à Corinthe, en Galatie, à Thessalonique, tout en sachant qu'elles ne peuvent être ni dénombrées ni cernées avec certitude. Et

5. MOLTSMANN, *op. cit.*, p. 436.

c'est un souci permanent, à travers l'histoire des communautés primitives comme à travers l'histoire de l'Eglise, de maintenir l'unité dans la diversité, de reconnaître la multiplicité des expressions ou des engagements de la foi qui se manifestent, de vivre la communion à l'intérieur de chaque Eglise comme entre les Eglises, en sachant que la nécessité et le risque d'un discernement s'imposent à tout moment. « Aucune Eglise n'est dispensée de se poser la question : suis-je l'Eglise véritable ? Et aucune n'est dispensée d'accueillir la question posée par les autres : es-tu l'Eglise véritable ? »<sup>6</sup>. N'est-ce pas en particulier la fonction de certains ministères d'assurer cette vigilance et de maintenir la communion dans l'espace ?

b) Mais il y a aussi une *continuité dans le temps*. A travers le Nouveau Testament, sous des formules diverses, on retrouve la même consigne de transmettre, de répéter, d'enseigner, de témoigner...

C'est ce que la *Déclaration de Foi* rappelle solennellement :

Elle affirme la perpétuité de la foi chrétienne, à travers ses expressions successives, dans le Symbole des Apôtres, les Symboles œcuméniques et les Confessions de foi de la Réforme, notamment la Confession de La Rochelle.

L'Evangile ne s'invente pas : il se reçoit et se transmet, même au travers de formes toutes nouvelles comme dans une nouvelle naissance, mais dans une continuité du message apostolique qui se traduit par une succession à travers l'histoire. Car Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui et éternellement ; et ceux qu'Il rencontre, s'ils n'emploient pas les mêmes mots ou les mêmes gestes en le reconnaissant comme Seigneur, se situent cependant sur le même fondement.

Il y a une continuité de la transmission de la foi à travers les siècles : le protestant l'oublie assez facilement, marqué comme par le traumatisme de sa naissance, par la rupture du xvi<sup>e</sup> siècle, et convaincu qu'il se situe dans une filiation directe avec les disciples de Jésus et l'Eglise primitive. La réalité est plus complexe et une réflexion sur l'action de l'Esprit devrait nous aider à comprendre à la fois l'éternité de Dieu et la réalité du temps, c'est-à-dire l'épaisseur de l'histoire qui nous sépare de l'an dit zéro ainsi que l'importance des échelons intermédiaires, de cette nuée de témoins à travers lesquels, par leurs combats ou leur martyre, leur recherche théologique et leur vie spirituelle, l'Evangile nous parvient, pour être transmis aux générations suivantes.

Je suis étonné qu'un historien comme M. Carbonnier, reprenant la question dite insidieuse « où était donc la véritable Eglise avant Luther ? », écrive : « tant qu'elle ne fut pas parvenue à l'ultime dépouillement, l'Eglise invisible, la pensée réformée fut contrainte d'aller explorer le passé en quête d'aïeux »<sup>7</sup> et dans cette recherche, on abou-

6. K. BARTH, *Connaître Dieu et le servir*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1945, p. 160.

7. M. CARBONNIER, *Coligny ou les sermons imaginaires*, Paris, P.U.F., 1982, p. 24.

tit... aux Cathares ! N'étant pas historien, j'ignore comment se situaient les premiers théologiens réformés. Mais les Réformateurs, eux qui étaient d'une violence sans pareille contre l'Eglise instituée d'alors, se situaient dans l'action apostolique commencée à la Pentecôte et maintenue, à travers toutes les déviations imaginables, par la fidélité de Dieu.

Les Réformateurs ne méprisaient nullement la tradition ; ils avaient au contraire le sentiment très profondément enraciné en eux qu'ils se trouvaient eux-mêmes dans la ligne et au bénéfice de l'héritage de l'Eglise ancienne ; ils s'appuyaient d'une façon constante pour l'élaboration de leur pensée sur l'œuvre des Pères de l'Eglise et très régulièrement aussi ils recevaient les formulations des grands conciles œcuméniques, très spécialement des quatre premiers de ces conciles, comme fidèles à l'Ecriture Sainte. En aucun cas ils ne conçoivent leur œuvre réformatrice comme isolée ou nouvelle dans l'histoire. Mais la tradition de l'Eglise, si elle peut expliciter le contenu de la révélation, ne peut cependant rien ajouter ou modifier au contenu de l'Ecriture<sup>8</sup>.

(...) Il doit être clair qu'il ne s'agit pas d'ériger la tradition comme une autorité dans l'Eglise, la tradition avec un T majuscule telle quelle est encore comprise dans l'Eglise catholique où, avec ses innombrables expressions successives, elle vient compléter ce qui n'est pas explicite dans l'Ecriture. Il s'agit bien de la perpétuité de la foi telle qu'elle peut s'exprimer dans ce verset de Jean 3, 16 où se trouvent rassemblés tous les aspects de l'Evangile : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

\* \*

Continuité et rupture, c'est ce qui explique la *place particulière* occupée par les Eglises de la Réforme dans l'échiquier complexe des relations œcuméniques. D'un côté, elles sont liées aux Eglises dites historiques : catholique, orthodoxe, anglicane... par leur volonté de se situer dans la perpétuité de la foi chrétienne au long de l'histoire. Pour cette raison, plus que par le passé, on leur donne aussi ce qualificatif.

A cet égard, il n'est sans doute pas superflu d'évoquer une hypothèse qui pèse parfois sur nos relations — celle de la fameuse parenthèse qu'il faudrait envisager de refermer, en rejoignant l'Eglise catholique le jour où celle-ci aurait accompli les transformations nécessaires et suffisantes pour rendre la Réforme désormais superflue. C'est ce qu'écrivait le Père Congar en commentant le livre de Jacques Courvoisier *De la Réforme au protestantisme* :

L'intention formelle des réformateurs était de ne pas fonder une Eglise nouvelle, mais seulement de réformer l'unique ancienne Eglise, qui en avait besoin. Dans ces conditions, la Réforme perdrait sa raison d'être si la vieille Eglise, toujours là, se réformait selon l'Evangile. Ainsi, plus d'un grand esprit protestant, Marc Boegner par exemple, ont parlé du

8. J. Bosc, *Situation de l'œcuménisme en perspective réformée*, Paris, Le Cerf, 1969, p. 16.

caractère de légitimité statutairement provisoire du protestantisme comme Eglise, à côté ou en face, tant que l'Eglise mère ne s'est pas totalement réformée<sup>9</sup>.

Avec tout le respect fraternel dû à l'expérience et au combat œcuménique du Père Congar, ne faut-il pas dire ici que pas plus pour les Eglises de la Réforme que pour Nicodème, il n'est question de rentrer dans le sein de sa mère pour naître. Même si nous confessons la perpétuité de la foi à travers les étapes de Jérusalem, de Rome... et du désert, même si l'Eglise de Rome peut occuper un rôle symbolique dans l'histoire de la chrétienté, rôle symbolique et ambigu que beaucoup d'Eglises lui reconnaissent, il s'agit maintenant du renouveau que l'Esprit crée. Nous sommes les uns à côté des autres, les uns avec les autres, appelés à la communion et au service de Dieu et des hommes — ouverts sur l'avenir que le Seigneur prépare, certes, mais sans complexe de retour...

Quoi qu'il en soit du passé et de l'avenir, les Eglises luthériennes et réformées sont d'un côté solidaires dans le plein sens du terme de ces Eglises historiques et sont de l'autre liées à toutes les Eglises issues directement ou indirectement de la Réforme.

A droite il est question de la continuité historique de l'Eglise et de la succession apostolique ; à gauche, du mouvement libre et souverain de la Parole de Dieu. Quant à nous, nous avons les deux préoccupations essentielles et nous refusons de nous laisser entraîner dans l'alternative : catholiques ou protestants ? Nous sommes des protestants catholiques (...) Nous vivons ainsi dans une vraie situation œcuménique qui se manifeste par une tension de tous les instants<sup>10</sup>.

« Nous avons conscience que vous portez un message spécifique, disait Mgr Le Bourgeois à l'Assemblée du Protestantisme français (Paris 1975). Lancez-nous donc l'affirmation joyeuse, en même temps que renouvelée et actualisée, des intuitions fondamentales de la Réforme. »<sup>11</sup>

Cette question, formulée d'une façon fraternelle et pressante, a été reprise mais sous différentes formes ; elle était assortie de questions concernant la conviction des Eglises de la Réforme quant à leur doctrine de l'Eglise, à leur position sur les ministères... questions qui reviennent actuellement dans tous les dialogues œcuméniques et qui demandent au Protestantisme français de confirmer son engagement œcuménique... à l'occasion en particulier des documents de convergence comme celui de Foi et Constitution à Lima. Il n'est pas du tout certain que nous puissions répondre, que nous devons répondre autrement que par les termes de la *Déclaration de Foi* que nous avons choisie pour support :

En confessant notre foi au Dieu souverain et au Christ Sauveur, dans la foi et dans la vérité, dans la communion de l'Eglise universelle, nous sommes saisis par le centre de la révélation : Dieu a tellement aimé le

9. *Revue d'histoire ecclésiastique*, 74 (1979), n° 2.

10. J. BOSCH, *op. cit.*, p. 37.

11. Cf. *Istina*, 21 (1976), p. 174.

monde qu'Il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en Lui ne périclite point mais qu'il ait la vie éternelle.  
 C'est cette bonne nouvelle autour de laquelle nous nous rassemblons, dans le culte, avec la prédication de la Parole et la célébration des sacrements. C'est d'elle dont nous essayons de donner témoignage dans le monde, par la prière, nos paroles et nos actes.  
 A Dieu seul la gloire !

(...) J'ai envie d'ajouter : cela suffit ; ce qu'on y ajoutera viendra du Malin. Mais ce serait un raccourci un peu brusque ; car même dans les Evangiles, Jésus semble avoir répété la même affirmation centrale sous de multiples formes et les écrits du Nouveau Testament montrent bien que les premières communautés ont dû répondre à de multiples questions ou défis qui se présentaient à travers les cultures et les religions rencontrées. Il faut donc bien, à un moment ou à l'autre, préciser ce que nous disons quand nous nommons Dieu, sur quelles bases nous le faisons, comment nous structurons l'Eglise pour qu'elle soit bien l'ensemble des modalités au service de la seule chose nécessaire : que l'Evangile du Christ soit annoncé. Mais ces réponses diverses, multiples, partielles ne pourront jamais être mises sur le même plan que le mystère de la foi qu'elles essaient de servir et d'annoncer...

Il faut se risquer à les formuler, dans l'esprit par exemple de l'une des « thèses missionnaires » adoptées par le Consistoire Supérieur de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine (5 février 1983) :

Il serait cependant illusoire de penser que nous pourrions transmettre une foi chrétienne totalement indépendante de notre tradition confessionnelle. Celle-ci n'est pas seulement un héritage historique, mais aussi une aide pour interpréter l'Ecriture et pour vivre une communion de foi à travers les générations et les frontières. Mais au-delà des différences confessionnelles, l'essentiel sera toujours de nous placer sous l'autorité de Jésus-Christ.



(...) Du Synode de Strasbourg (1955) aux années 1980 (...), comment a-t-on essayé concrètement de manifester l'unité du Corps du Christ ?

1. Pour apprécier les changements qui ont pu se produire, j'ai choisi quelques extraits particulièrement délicats du rapport du Doyen Roger Mehl au Synode de Strasbourg en 1955 :

Le catholicisme romain représente pour nous une hérésie qui est strictement du type de l'hérésie judéo-chrétienne, je veux dire que, sans cesser d'annoncer la Seigneurie de Jésus-Christ et le salut par la seule foi au Christ, l'Eglise catholique y a ajouté des éléments, très exactement comme des Judaïsants ajoutaient à la foi la pratique de certaines observations légalistes. Ce processus d'adjonction à la foi est très net dans le Catholicisme : foi et œuvres, Ecriture et tradition, culte rendu à Dieu et latries rendues à la Vierge et aux Saints, etc.

Nous ne pensons pas qu'il soit possible d'entretenir avec l'Eglise romaine, en tant qu'institution, des relations œcuméniques qui de toute façon n'auraient pas lieu sur un plan d'égalité, mais nous nous refusons également

à couper les ponts. Car il y a dans l'Eglise catholique d'authentiques chrétiens avec lesquels la communion est possible. Il faut retrouver dans le dialogue, de personne à personne, le chemin de l'unité ; ce n'est pas au niveau des institutions que peut se faire l'unité.

Et enfin, après avoir examiné avec le plus grand soin les éléments positifs et négatifs d'alors, R. Mehl ajoutait :

C'est là la raison pour laquelle l'idée de ne plus considérer Rome comme une Eglise chrétienne nous est insupportable car l'Eglise romaine, malgré toutes ses hérésies, malgré son caractère de secte judéo-chrétienne, continue à proclamer le seul nom qui soit donné aux hommes pour être sauvés. Elle continue à faire connaître et aimer le Seigneur Jésus-Christ. Par son ministère et en dépit des formes aberrantes de ce ministère, les hommes vivent dans la certitude de leur salut et dans l'espérance de la vie éternelle. Par son ministère, plus que par celui de notre petite Eglise, notre pays est gardé d'un retour complet au paganisme et à l'indifférence. Là où le seul nom du Christ est annoncé, il agit avec puissance et cette action n'est pas conditionnée par nos hérésies. Malgré tout ce qui nous sépare, nous devons continuer à considérer l'Eglise catholique romaine comme une Eglise-sœur et tenter de vivre avec elle l'aventure œcuménique à laquelle nous sommes manifestement appelés.

Même si beaucoup de changements ont eu lieu, il faut bien reconnaître que nombre de protestants seraient encore tout disposés à reprendre quelques-unes des formules de 1955 !

2. Et cependant, que de transformations accomplies dans le catholicisme mondial et français depuis la convocation par Jean XXIII d'un Concile auquel étaient invités des observateurs des Eglises non-catholiques, depuis l'adoption du Décret sur l'œcuménisme et du nouveau regard catholique posé sur ces Eglises (...)

Depuis lors, sous l'impulsion du Secrétariat pour l'unité et du Conseil œcuménique des Eglises et avec l'appui du peuple chrétien, une vie œcuménique s'est développée à travers le monde. Des conversations ont été engagées entre toutes les Eglises, des accords provisoires ont été recherchés ; des lieux de concertation et d'engagement ont été mis en place. Le catalogue en est impressionnant, et la liste en constante modification. (...) Il ne peut pas être question de revenir en arrière. Cela doit être dit et réaffirmé sans ambiguïté. Mais au point où nous en sommes arrivés, et au moment d'aller plus loin, il y a une *hésitation* générale et l'on parle de *recul* ou de *raidissement*. C'est ce qu'il faut essayer de comprendre.

Et pour commencer, avant d'accuser les autres de ne pas avoir le courage de faire les réformes nécessaires ou d'avoir des intentions inavouables derrière leurs démarches, admettons que ce n'est pas aussi simple ! Vous connaissez comme moi des catholiques, membres lucides et critiques de leur Eglise, engagés dans la foi et qui tiennent à rester catholiques. Et d'autres, prenant leurs distances, mais ne voulant pas se rattacher à une Eglise réformée ou à une communauté évangélique, pour des raisons précises. Et vice-versa.

Soyons honnêtes : le Synode est-il prêt à demander son rattachement

ment à l'Eglise catholique ? Et pouvons-nous attendre de la Conférence épiscopale française qu'elle demande son rattachement à l'Eglise Réformée ?

Il faut bien reconnaître qu'après la période de découverte œcuménique des années 60 à 80, qui a donné vie à toutes sortes de possibilités de travail, de réflexion et d'engagement en commun, après une phase étonnante de rencontre succédant à quatre cents années d'hostilité, de méfiance ou simplement d'ignorance, nous connaissons un peu partout et sous des formes variées une période d'hésitation. Lukas Vischer l'analysait lucidement pour la Suisse dans le n° 57 de la revue *Foyers Mixtes*. Le bulletin de liaison pour les équipes régionales, diffusé par le service des relations œcuméniques du Conseil permanent luthéro-réformé, essayait de le faire pour la France dans les n° 31 et 32. Il faut évoquer quelques-unes de ces raisons :

a) L'œcuménisme n'est pas — ou n'est plus — la première préoccupation. C'est normal et ceux qui lisent l'Evangile uniquement à travers Jn 17, 21-23 ont du mal à l'accepter. La seule urgence pour ceux qui sont rassemblés « à la suite » de Jésus-Christ, c'est de *témoigner de l'Evangile* en paroles et en actes. Or la mondialisation de tous les problèmes, l'interdépendance de tous les facteurs concernant la société humaine placent les Eglises et leurs membres devant une grande perplexité. Il suffit d'évoquer la réflexion de l'épiscopat catholique américain sur la guerre nucléaire et la recherche des Eglises membres du Conseil œcuménique des Eglises sur le même thème, l'appel de A. Lelièvre à rassembler toutes les énergies contre la faim dans le monde ; les problèmes du chômage dans le monde, les millions de réfugiés, les pays et régions déchirés par un état de guerre permanent... Il n'y a peut-être rien de spécifiquement nouveau, mais il faut bien avouer que toutes ces urgences saisissent plus que jamais à la gorge.

Certains estiment alors qu'il faut d'abord s'unir dans l'action en laissant provisoirement de côté toutes les séparations confessionnelles. Et heureusement, sur des points multiples, il y a concrètement recherche d'un témoignage commun.

Mais on ne peut raisonner comme si les séparations entre Eglises étaient des alibis factices ; il y a interaction entre la réflexion théologique et l'engagement dans le monde. Comme l'affirme la *Déclaration de Foi*, il faut travailler à la manifestation de l'unité du corps de Christ et à la paix entre les hommes. Le récent voyage du pape en Amérique centrale est sur ce plan une illustration marquante. Car qu'aurait-il pu se passer si au lieu de travailler seul, le pape avait accepté de préparer ce voyage en relation avec le Conseil œcuménique des Eglises, le Conseil des Eglises aux U.S.A. et l'épiscopat américain ? Même si l'on peut saluer son courage et son engagement pour la paix, l'on peut souhaiter que l'intercession de tous accompagne l'Eglise catholique et l'évêque de Rome pour qu'il accepte de travailler dans une véritable collégialité

— y compris avec les autres Eglises, au lieu d'occuper seul, dans une troublante conception de son rôle, le devant de la scène ! (...)

b) L'évolution et les défis du monde posent à toutes les Eglises l'urgence de leur *renouveau*. Voir sur ce thème l'excellent et toujours actuel livre de Visser't Hooft *Le renouveau de l'Eglise*<sup>12</sup> (...)

Et un peu partout en France apparaît l'attente de lieux où pourront se retrouver dans une formule ouverte ceux qui veulent rechercher le Royaume de Dieu et sa justice. C'est ce que constate le Père Claude Geffré dans une étude très stimulante « Parole de foi — Silence de Dieu — Les conditions d'un témoignage contemporain » où il réfléchit, en continuant sur les traces de Barth, Bonhoeffer, Moltmann, au témoignage dans un monde sécularisé post-chrétien :

On peut parler aujourd'hui sans excès d'un nouveau printemps de l'Eglise, dans la mesure où l'Eglise est en train de renaître à partir d'un certain nombre de communautés chrétiennes qui ressemblent, à certains égards, aux communautés de la primitive Eglise<sup>13</sup>.

Ce que deviendront ces communautés nouvelles, qui existent déjà en Amérique du Sud, en Espagne, en Italie ou en France, personne ne le sait. Seront-elles œcuméniques ? Elles seront tout au moins confessionnelles ; réunissant des chrétiens peut-être de diverses confessions qui, sans rompre le lien avec leur Eglise, essayeront de répondre avec leur foi, leurs mots et leur gestes, aux questions de leur existence. Parfois dans un décalage entre le discours officiel, théologique, dogmatique, éthique de toutes les Eglises — et la réalité vécue par ceux qui veulent être leurs fidèles — décalage sur lequel il faudra bien un jour réfléchir sérieusement.

Mais l'on n'a pas encore pris en compte la nouveauté de cette situation, la distinction entre l'identité chrétienne et l'identité confessionnelle, les phénomènes de « double appartenance » qui se manifestent par exemple en France pour les foyers mixtes. Et un réflexe bien compréhensible conduit à en rester aux formulations traditionnelles, aux affirmations confessionnelles ; il faut préserver son *identité*. Mais ce n'est pas un vrai recul : c'est l'hésitation devant le renouveau inévitable.

c) A partir de ces raisons : témoignage de l'Evangile dans ce temps-là, renouveau de l'Eglise, chacune des Eglises est confrontée à des *questions internes*, devenues plus pressantes et plus lourdes de par le dialogue œcuménique largement engagé.

Elles sont évidemment plus difficiles pour l'Eglise catholique qui veut maintenir sa structure universelle et centralisée. Comme tous les empires, car c'en est un, elle est à la fois plus forte et plus vulnérable. Un débat est ouvert ; il s'agit de savoir comment évoluera la tension

12. W.A. VISSER'T HOOFT, *Le renouveau de l'Eglise*, Genève, Labor et Fides, coll. « Nouvelle série théologique », n° 1, 1956.

13. C. GEFFRÉ, « Parole de foi, silence de Dieu. Les conditions d'un témoignage contemporain » dans *Incroissance et foi*, n° 23 (octobre 1982).

entre deux ecclésiologies en présence — dont l'une pyramidale, fait tout dépendre du Collège des évêques à la tête duquel se trouve le pape — et l'autre où une communion s'établirait par l'évêque de Rome entre des Eglises locales (diocèses ou conférences épiscopales) ayant leur responsabilité autonome. Le débat est largement ouvert<sup>14</sup> et nous y sommes également impliqués, non seulement dans la solidarité œcuménique, mais parce qu'il s'agit du rapport entre l'unité et la diversité, entre la communion de la foi et la diversité de ses expressions, entre la communauté locale et l'Eglise universelle.

Cela concerne la vie œcuménique depuis que Paul VI, avec lucidité, a reconnu devant le Secrétariat pour l'unité : « Le pape reste sans doute l'obstacle le plus grave sur la route de l'œcuménisme »<sup>15</sup> ; et le père Girault, dans son livre récent, *Œcuménisme, où vont les Eglises ?*, dans le chapitre sur la *metanoïa* des Eglises et les questions que le dialogue œcuménique les amène à se poser réciproquement, écrit : « en ce qui concerne l'Eglise catholique, il est clair que toutes les autres Eglises lui adressent une interpellation majeure concernant son fonctionnement, en particulier celui de l'autorité romaine »<sup>16</sup>. Mais ce débat, interne à l'Eglise catholique, a inévitablement des répercussions sur la vie œcuménique française, comme en témoignent les tensions récentes sur la catéchèse, la note de la Commission épiscopale sur l'hospitalité eucharistique, l'examen attendu de notre dossier sur la reconnaissance des mariages mixtes célébrés dans nos Eglises.

Mais il ne faut pas éluder les questions posées aux Eglises de la Réforme par le dialogue œcuménique. « Si j'essaie maintenant de me mettre à la place d'un protestant, il me semble que je ne peux pas ne pas me sentir interrogé par une grande question qui m'est posée par l'ensemble des autres Eglises, aussi bien orthodoxe que catholique ou anglicane : celle de la succession apostolique dans le ministère »<sup>17</sup>. Ce sont les questions qui apparaissent à travers le chapitre « Ministère » du document de Foi et Constitution déjà cité et qui sont en jeu au long de la réflexion ouverte par l'Eglise Réformée de France sur la doctrine des ministères. Plutôt que de l'aborder sous l'angle de la succession apostolique des ministères (car il y a eu tellement d'entorses dans cette succession que les théologiens catholiques sérieux préfèrent ne plus l'utiliser sous cette forme), je préfère rappeler ce que la Déclaration de Foi affirme sur la perpétuité de la foi à travers ses expressions successives et demander que nous réfléchissions aux moyens ou aux ministères mis en place pour assurer la continuité ou la catholicité dans le temps et la communion ou la catholicité dans l'espace. La tradition réformée sur les ministères contient sur ce plan des indications

14. Cf. J.M. TILLARD, *L'évêque de Rome*, Paris, Le Cerf, 1982.

15. Cf. *La Documentation catholique*, LXIV (1967), n° 1494.

16. R. GIRAULT, *L'œcuménisme, où vont les Eglises ?*, Paris, Le Centurion, 1983, p. 172.

17. *Ibid.*

qu'il importe de ne pas laisser tomber, surtout si on les considère, selon J. Bosc, « comme les articulations maîtresses du sacerdoce universel » et si, selon la formule lapidaire de M. Leplay, nos Eglises s'efforcent de vivre « une catholicité évangélique, une ecclésiologie non-romaine et des ministères non-sacerdotaux ».

Il y a sans doute bien d'autres raisons non-théologiques expliquant les réserves et l'hésitation actuelles. Mais elles risquent de se traduire, en France entre autres, par un raidissement du magistère catholique pour maintenir la cohésion et par une irritation d'une minorité protestante, voulant à tout prix maintenir son héritage ou, à l'opposé, achever la rupture commencée au XVI<sup>e</sup> siècle en tranchant les liens qui peuvent encore la rattacher à une tradition universelle.

Chacune de nos Eglises — et toutes les autres sont également impliquées, anglicane, catholique, évangéliques, orthodoxes — doit prendre garde à ne pas entrer dans le jeu empoisonné de la polémique ou du soupçon, en rejetant la faute sur l'autre. Dans la solidarité qui nous lie aux autres Eglises, en qui nous reconnaissons également l'action de l'Esprit, nous ne pouvons décider que pour nous-mêmes. Faisons-le donc clairement. (...).

Certains avaient rêvé, vers les années 60, d'un mouvement puissant qui aboutirait rapidement à l'unité organique des Eglises. Sans doute n'avaient-ils pas entendu l'intuition profonde de l'abbé Couturier pour la Semaine de prière demandant à Dieu l'accomplissement « quand Il le voudra, comme Il le voudra... ».

L'on reconnaît généralement maintenant qu'il ne peut être question d'une unification des Eglises — au sens réducteur et aplanissant du terme — car l'unité de la foi, dans un seul Esprit, se traduit par une diversité d'expressions : théologiques, ecclésiologiques, liturgiques, éthiques... Ne faut-il pas redécouvrir maintenant, dans la complexité qu'ont apportée des siècles de vie séparée, le geste symbolique de Pierre et de Paul se donnant à Jérusalem, pour manifester l'unité dans leur diversité, *la main d'association* — ou plus exactement *la main de communion* (Ga 2, 9) ?

Pour certaines Eglises comme l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe au passé chargé de traditions successives, à la structure canonique lourde, avec des dimensions universelles plus ou moins centralisées pouvant être soit une force, soit un alibi, cette offre d'association ou de communion — qui semble bien être le minimum que des Eglises se réclamant du même Seigneur peuvent se proposer — semble devoir être assortie de tellement de conditions que les ouvertures paraissent hautement problématiques. Et cependant, dans la même période, le Cardinal Lustiger préside à Notre-Dame un service conduit par le Président de la Fédération Protestante de France selon la liturgie de l'Eglise Réformée de France et le pasteur Lévrier est invité au Congrès eucharistique à Lourdes à prononcer l'homélie devant quinze mille

participants. Il y a une reconnaissance de fait qui nous semble plus appréciable que toutes les définitions canoniques, même si elle n'est pas totale. (...)

\*  
\*\*

Pour ne pas reprendre, en conclusion, les grandes lignes de la *Déclaration de Foi* que vous connaissez maintenant par cœur et qui affirmeront clairement la volonté œcuménique des Eglises de la Réforme, je reprends sans rien y changer le dernier paragraphe des directives données par le Synode national de 1968 au Conseil national et aux grandes commissions :

Il nous apparaît de plus en plus clairement que nous ne pouvons plus vivre comme si nous étions à nous seuls l'Eglise du Christ. C'est en relation avec l'ensemble des Eglises réunies dans la Fédération protestante, dans le Conseil œcuménique, et avec nos frères catholiques, qui sont affrontés aux mêmes problèmes, que nous devons penser et entreprendre nos actions. Nous ne pouvons pas davantage nous tenir à l'écart des hommes qui, en dehors de toute attitude religieuse, veulent servir leurs frères et travailler à la construction d'un monde plus juste, où les pauvres ne soient plus écrasés. Nous avons besoin de réapprendre que la soumission à la parole de Dieu — sans laquelle nous n'avons plus de raison d'être — exige précisément que nous soyons disponibles pour les autres et que nous sachions les écouter. Il nous a été rappelé que nous ne vivions pas pour nous-mêmes. C'est ce que nous avons sans cesse à redécouvrir.

A Celui qui peut,  
par la puissance qui agit en nous,  
faire infiniment au-delà de ce que nous demandons et pensons,  
à lui soit la gloire  
dans l'Eglise et en Jésus-Christ  
de génération en génération, aux siècles des siècles !  
Amen.